

Vieillir, cela ne se passe pas comme dans les livres, ce n'est pas plus ce que décrit la science médicale.

Aucune œuvre littéraire, aucun médecin n'avait préparé les habitants de la rue Katalin à l'éclairage impitoyable que l'âge apporterait dans l'obscur galerie qu'ils avaient parcourue presque inconsciemment pendant les premières décennies de leur vie ; ni à ce qu'il mette de l'ordre dans leurs souvenirs et leurs craintes, modifie leur jugement et leur échelle de valeurs. Ils savaient qu'ils devaient s'attendre à certains changements biologiques, que leur corps avait entrepris un travail de démolition qu'il poursuivrait aussi minutieusement qu'il s'était construit, depuis l'instant de leur conception, en vue du chemin à accomplir. Ils avaient accepté de voir leur physique se modifier, leurs sens s'affaiblir, leurs goûts, leurs habitudes et même leurs besoins s'adapter à ces changements, de devenir gourmands ou de perdre l'appétit, d'être craintifs, voire susceptibles. Ils s'étaient résignés à avoir du mal à dormir et à digérer, fonctions dont la régularité leur semblait jadis aussi naturelle que la vie même. Mais nul ne leur avait dit que perdre la jeunesse est effrayant, non par ce qu'on y perd, mais par ce que cela nous apporte. Et il ne s'agit pas de sagesse, de sérénité, de lucidité ou de paix, mais de la conscience de ce que tout se décompose.

Ils s'étaient soudain rendu compte que le temps avait désagrégé leur passé, alors que durant leur enfance et leurs années de jeunesse, ils l'avaient considéré comme un ensemble compact et bien cimenté. Tout s'était dissocié, rien ne manquait de ce qui leur était arrivé jusqu'à ce jour et pourtant, ce n'était plus la même chose. L'espace avait été divisé en lieux, le temps en moments, les événements en épisodes et les habitants de la rue Katalin comprirent enfin que de tout ce qui avait constitué leur vie, seuls quelques lieux, quelques moments, quelques épisodes comptaient vraiment, le reste ne servait qu'à combler les vides de leur fragile existence, comme les copeaux dans une caisse préparée pour un long voyage empêchent le contenu de se briser.

Alors ils surent aussi que la différence entre les vivants et les morts n'était que qualitative, qu'elle ne comptait pas beaucoup, ils surent que dans la vie de chacun il n'y qu'un seul être dont il puisse crier le nom à l'heure de la mort.

LIEUX

Aucun d'entre eux n'avait pu ni s'habituer à l'appartement, ni s'y attacher. Ils l'avaient simplement accepté, comme tant d'autres choses.

L'appartement était le lieu qui leur servait d'abri contre la pluie et le soleil, rien de plus qu'une caverne, en plus confortable. Tout y semblait négligé, pourtant Mme Elekes s'échinait à le maintenir propre, mais naturellement désordonnée, l'ordre qu'elle y mettait ne durait que peu de temps ; puis, comme si une puissance mystérieuse œuvrait dans son dos, la belle apparence et l'harmonie s'évanouissaient. Le verre qu'un invité prenait était inmanquablement celui que Mme Elekes avait mal lavé, voire oublié ; si les hommes cherchaient des cendriers, ils les trouvaient pleins d'allumettes et de mégots, elle n'avait pas pensé à les vider. L'appartement se situait au sixième étage d'un immeuble récent, construit au bord du Danube, d'où ils voyaient la rive opposée. Par les fenêtres ils apercevaient leur ancienne maison dont la façade avait été dissimulée pendant des mois par des échafaudages, lorsqu'elle avait été transformée en même temps que les bâtiments voisins ; alors, ils avaient eu l'impression de voir un ami d'enfance qui, par colère ou simplement pour rire, met un masque qu'il oublie d'enlever à la fin du carnaval. Bálint, Irén ou Mme Elekes s'attardaient souvent sur le balcon et regardaient de l'autre côté du Danube, même après que de nouvelles maisons eurent été construites au bord du fleuve, mais si Elekes ou Kinga pénétraient dans la pièce, ils se retournaient brusquement et faisaient mine d'être occupés.

Ils souffraient tous dans cet appartement, il y avait tant d'étages, les pièces étaient petites, le jardin leur manquait, mais chacun avait aussi des raisons intimes de souffrir, Elekes plus que les autres. À l'exception de Kinga, ils étaient pleins d'attention à son égard, comme si, l'âge venant, ils avaient pris à cœur les recommandations qu'il prodiguait naguère à ses élèves pour les mettre sur le droit chemin. Ils comblaient ses jours d'une bonne volonté sollicitude lassante. Grâce à une volonté d'airain, Elekes avait appris à se débrouiller seul, il s'occupait à de menus travaux, collait des boîtes et des sachets pour une coopérative, et écrivait même, en

tapant à deux doigts sur sa machine, de brefs articles sur des problèmes pédagogiques. De temps en temps Irén lui disait qu'elle avait envoyé ses articles à une revue de l'Éducation nationale et qu'il avait touché quelque argent. Elekes se taisait, mais il savait bien que ce qu'il écrivait était dépassé, que ses articles ne rapportaient rien, ne pouvaient rien rapporter, et que ses prétendus honoraires, si modestes fussent-ils, avaient certainement été prélevés sur l'argent du ménage. On lui mettait dans la main, pour qu'il puisse les toucher, des billets qui retournaient ensuite à leur place.

L'ameublement était celui de leur ancienne maison, à quelques changements près, mais ils avaient dû vendre beaucoup de choses lorsqu'ils avaient emménagé, car la place manquait dans cet appartement. Comme par le passé, Elekes s'installait le plus souvent sous le buste de Cicéron, il ne savait pas pourquoi, car le bureau et les tiroirs étaient occupés par les affaires d'Irén. Deux fois par jour on le descendait pour une promenade, comme on descend le chien, et quelle que fût son envie de sentir le soleil, le vent et l'odeur de l'eau, il pensait que la personne qui l'accompagnait avait peu de temps et des occupations bien plus importantes que de se promener avec lui le long du Danube, alors, bien vite, il demandait poliment à rentrer. Lorsque Irén l'accompagnait, elle ne manquait jamais de lui acheter une friandise, une glace ou du maïs l'été, des beignets de courge ou des marrons chauds l'hiver. Gêné de son infirmité, il mastiquait sans plaisir ce qu'on lui offrait. Kinga dérangeait tout le monde ; à part Elekes, personne n'avait assez de patience pour elle, cependant la petite trouvait décourageant que son grand-père ne voie pas ce qu'elle faisait, même lorsqu'elle lui tirait la langue ou faisait les cornes aux passants du haut du balcon. Il ne possédait aucun prestige à ses yeux, elle était d'ailleurs trop sûre de son amour et ne le réclamait pas. C'est Bálint qu'elle accablait d'effusions sentimentales, mais il ne le lui rendait guère, et parfois, agacé, il lui rappelait qu'elle ferait mieux d'aller retrouver son père, en la priant de ne pas oublier qu'elle était la fille de Paul et non la sienne. Quant à Mme Elekes, elle avait beau se débattre dans des océans d'eau de vaisselle, elle ne venait jamais à bout de l'appartement dont Irén et son mari occupaient deux pièces, et qui mettait ses nerfs à rude épreuve : d'une part elle le trouvait bien trop vaste compte tenu de la faiblesse et de la fatigue qu'elle ressentait, mais d'autre part, si misérablement étriqué comparé à la maison de la rue Katalin qu'elle en avait honte. En parcourant les pièces, elle enregistrait constamment l'absence des meubles et des objets disparus ou vendus à bas prix, et, privée de grenier, de cave et d'une resserre garnie de rayonnages et de tiroirs aménagés le long des murs, elle s'arrêtait parfois en plein ménage, telle une statue de l'impuissance. Blanka lui manquait aussi, à tel point que les jours où la lettre espérée n'arrivait pas, elle se recroquevillait de tristesse, et dans l'entrée exigüe, elle

accueillait le facteur avec un tel regard qu'il baissait les yeux, et se sentait presque coupable de ne pas apporter cette fichue lettre que la vieille dame attendait. Mme Elekes pensait à Blanka de plus en plus souvent, de plus en plus ardemment et redoutait de plus en plus le moment où Irén rentrerait du travail. Tous, du reste, appréhendaient cet instant, même Elekes qui ne pouvait voir pas ce qui se passait, mais n'en percevait pas moins l'arrivée d'Irén ; il l'entendait franchir le seuil, énoncer qu'elle était fatiguée, qu'on lui en avait fait baver à l'école, et se mettre aussitôt à ranger, telle une automate. Bálint, Mme Elekes et Kinga la regardaient en silence passer de pièce en pièce, aligner un livre dans la bibliothèque, déplacer un vase. Mme Elekes, qui avait l'impression de s'être tuée au ménage, avait souvent envie d'arracher la nappe et de tout jeter par la fenêtre, tant elle se sentait furieuse et humiliée par ce silencieux combat qui se renouvelait chaque jour à cause de la table, de la bibliothèque, ou de la distance à respecter entre des objets dont, pendant des années, elle n'avait pu retenir ni la place ni l'ordre.